

## Les principes du comte Alfieri

« Il fut démocrate, mais démocrate féodal. »

François-Abel VILLEMMAIN, *Trois leçons sur Alfieri*<sup>1</sup>

Quelles que soient les hypothèses retenues pour ce qui concerne les diverses phases de rédaction de la *Vita*, il semble ne faire aucun doute qu'Alfieri a commencé ce travail très probablement, comme il l'affirme, en 1790 ( en 1789, peut-être, pour une première mise en chantier ) et qu'il y a travaillé encore quelques mois avant de mourir, et pas seulement pour le très important ajout des pages consacrées aux événements postérieurs au début du printemps de 1790.

Il paraît donc raisonnable de supposer que lorsque nous lisons maintenant le texte revu et augmenté en 1803 nous nous trouvons en présence

---

<sup>1</sup> Cité par Eugenio Camerini in *Vita di Vittorio Alfieri scritta da esso ridotta alla lezione dell'autografo con prefazione, note e documenti illustrativi*, Milano, Sonzogno, 1874, p.5.

de ce qu'il importait à Alfieri de laisser comme image de lui à la postérité à une époque où il était convaincu, un peu avant Marx, que l'Histoire ne se répète que sous forme de farce<sup>2</sup> et qu'il convenait donc désormais d'écrire des comédies plutôt que des tragédies.

Il pourrait donc être utile de regrouper, dans l'espace réduit d'un exercice didactique, les principaux éléments que nous trouvons dans cet ultime état de la *Vita* si nous souhaitons établir, à partir de cet imaginaire personnel très surveillé sous des apparences désinvoltes, un bréviaire éthique, axiologique et anthropologique, un code idéologique et un protocole politique répondant aux convictions d'un homme qui regarde sa vie passée comme prise dans un destin clos ou, si l'on peut dire, telle qu'en elle-même l'éternité a commencé de la changer. Il devrait aller de soi que l'exercice vaut si l'on accepte, sans sollicitation abusive du texte, de lire aussi les silences, les omissions, les suggestions implicites et, surtout, les habiletés rhétoriques des formulations prises en examen<sup>3</sup>.

On peut estimer qu'Alfieri fut, durant toute sa vie, un humaniste essentialiste ou, plus largement et au sens philosophique du mot, un idéaliste. Il ne croyait guère que les individus et les sociétés puissent changer radicalement et dans un sens favorable – même si, s'agissant de son destin personnel, il pouvait et savait se vanter d'avoir su devenir un grand écrivain, estimé et largement reconnu, après avoir été un héritier maladif, oisif et improductif. Mais il est clair que, pour Alfieri, il existe des catégories a priori, y compris chez les humains. Au demeurant, à partir du moment où l'on est sûr qu'il existe une élite et des sujets appelés à s'avérer de grandes âmes, il paraît inévitable que l'on trouve également des esprits médiocres, vils et irrémédiablement petits. S'agissant de cette ultime catégorie – les pusillanimes<sup>4</sup> –, Alfieri n'avait pas de formules trop dures pour manifester son mépris. À ses yeux, l'être

---

<sup>2</sup> « Tragica farsa » disait l'illustre Piémontais des événements de 1789 et de leurs suites. Cf. ici la citation de la note 64.

<sup>3</sup> Nous faisons nôtre la remarque de Luigi Fassò concernant les convictions d'Alfieri telles que nous les trouvons dans ses deux grands traités politiques *Della tirannide* et *Del principe e delle lettere*. « Vano cercarvi l'esposizione organica di un pensiero politico maturo e coerente: l'Alfieri non è né un filosofo né un politico che abbia un suo netto sistema teorico o pratico da proporre. È, anche qui, un poeta che si abbandona all'impeto del sentimento;... ». *Introduzione in Vita rime e satire* di Vittorio Alfieri, Torino, U.T.E.T., 1949, p.25 ( le texte de Fassò est daté de décembre 1946 ).

<sup>4</sup> Il s'agit d'une catégorie qui, historiquement, s'étend des *ignavi* de dantesque mémoire à l'antihéros dostoïevskien en passant par les tièdes et les assis rimbaldiens.

prédestiné à ne savoir ni se défendre, ni s'imposer, ni, plus simplement, manifester intelligence et droiture, n'est qu'un esclave méritant son sort, aussi atroce que soit celui-ci. On voit cela dans un passage que l'écrivain a voulu sec et brutal dans sa syntaxe, dans son lexique et dans son style. En 1770, Alfieri passe six semaines à Saint Petersburg sans y rencontrer personne mais développe un mépris cosmique aussi bien pour l'impératrice Catherine, en qui il ne voit qu'une criminelle autocrate tout juste bonne à servir de modèle pour un personnage de tragédie, que pour son peuple qui a le tort, impardonnable à ses yeux, d'accepter son triste sort<sup>5</sup>. Il s'enfuit donc vers la Prusse et, sur le chemin de Berlin, passe par Zorndorf où, en août 1758, les troupes de Frédéric II avaient eu raison de celles du tsar Pierre III mais au prix de très lourdes pertes en vies humaines. La colère d'Alfieri avait déjà eu l'occasion de se renforcer à Dantzig parce que cette ville avait eu le tort, à son jugement, de se laisser maltraiter par le roi de Prusse. D'où, une nouvelle et terrible manifestation de mépris pour ceux qui, parce qu'ils ne réagissent pas à la violence qu'on leur impose, ne méritent plus le nom d'hommes<sup>6</sup>. Face aux milliers de tombes<sup>7</sup> du champ de bataille, le voyageur impatient ne peut éviter de noter qu'en cet endroit le blé pousse bien alors qu'un peu plus loin le terrain paraît aride. Et, se souvenant de ce phénomène naturel vingt ans plus tard, l'écrivain a cette terrible phrase pour le gros troupeau (*armento*) qui s'est débarrassé de son joug en laissant ses os en ce lieu:

Dovei fare allora una trista, ma pur troppo certa riflessione; che gli schiavi son Veramente nati a far concio<sup>8</sup>

Le mot est lâché: les esclaves, sous-entendu par nature puisqu'il faut bien admettre que celui qui ne trouve pas en lui-même les forces pour s'arracher à la menace ou à l'état de l'esclavage a été fait pour y croupir et en mourir<sup>9</sup>. Ceux-là ne méritent vraiment que de servir de fumure<sup>10</sup>.

---

<sup>5</sup> Parte prima, epoca terza, capitolo nono.

<sup>6</sup> Ibid.

<sup>7</sup> Il faut entendre de "tombes supposées ou imaginées", les corps ayant été ensevelis dans des fosses communes.

<sup>8</sup> I, III, 9.

<sup>9</sup> Il n'est pas question, dans le système de pensée alfierien, de se tourner vers un quelconque dieu ( ou vers Dieu ) pour invoquer son aide par la prière.

<sup>10</sup> Peut-être Alfieri se souvenait-il de l'exclamation méprisante que Joad prononce au début de la scène VII de l'acte III d'*Athalie* en écho de celle d'Azarias sur le « Misérable troupeau qu'a

Plus tard, dans les pages rédigées en 1803 ( ou peut-être quelques années plus tôt, par exemple en 1798 ), Alfieri reprendra à l'envi le terme d'esclaves pour désigner les Révolutionnaires français qui, pour lui, cumulaient la plus crasse des bêtises à la plus odieuse des violences. On trouve le propos, entre autres, au début du chapitre XXVII de la quatrième partie lorsqu'il est fait allusion à l'arrivée imminente des troupes françaises à Florence en 1799. Comme ces Révolutionnaires français qui menacent Florence ne sont pas encore morts – à la différence des victimes de la Guerre de sept ans –, ils ont droit, pour leur part, à la haine en plus du mépris. Mais ils sont avant tout des *malnati*, ce qui, aux yeux d'Alfieri, ne leur vaut aucune indulgence<sup>11</sup>. Cette conviction qu'il existe des êtres *mal nés*<sup>12</sup> – souvent confondus avec ceux qui sont socialement de basse extraction – est, on le voit, comme nécessairement liée à la conviction qu'il existe des êtres bien nés, à savoir intelligents, courageux et honnêtes. Entre les deux catégories humaines aucune communication n'est possible et, dans la *Vita*, les passages sont nombreux qui expriment avec force, voire avec agressivité, ce refus de la part d'Alfieri d'avoir quelque rapport que ce soit avec ceux qui, à ses yeux, ne méritent que le plus profond mépris. Ce refus violent est sensible, notamment, dans les rapports épistolaires qu'Alfieri consent ou condescend à avoir, du bout de la plume, avec Pierre-louis Ginguené, ambassadeur de France à Turin à l'époque du Directoire, c'est-à-dire alors que « il papa era traballato, ed occupata e schiavi-democratizzata la sua Roma »<sup>13</sup>. Alfieri montre, à cette occasion, qu'il sait ne pas s'embarrasser d'analyses attentives et de longues réflexions pour juger certains individus. Méprisant les Révolutionnaires français, il contamine a

---

dispersé la crainte »: « Peuple lâche, en effet, et né pour l'esclavage,». Racine, *Théâtre complet*, Paris, Garnier, 1960, p.691. Alfieri appelle Racine « quel gran tragico », I,IV,1.

<sup>11</sup> La prédisposition naturelle n'a aucune valeur, ici, comme circonstance atténuante. Après tout, prédisposé par sa naissance et par son sang au parasitisme social et au vagabondage galant et mondain, Alfieri avait bien su, par ses seules forces, s'arracher à la bassesse de l'inutilité et devenir un tragique immortel. L'écrivain était certainement convaincu de cette autosalvation, quoi qu'il en fût.

<sup>12</sup> *Malnato* vient de Dante, évidemment, mais le syntagme *mal né* existe chez nos moralistes. « Qu'il slaissent donc ces impiétés à ceux qui sont assez mal nés pour en être véritablement capables: qu'il soient au moins honnêtes gens, s'ils ne peuvent être chrétiens! ». Blaise Pascal, *Pensées*, Paris, Garnier, 1999, texte établi, annoté et présenté par Philippe Sellier, p.480 ( pensée 681, Lafuma 427, Brunschvicg 194 ).

<sup>13</sup> Nous sommes en 1798. Le Directoire était entré en fonction le 12 brumaire an IV ( 3 novembre 1795 ). Bonaparte, Sieyès et Ducos seront élus consuls provisoires le 20 brumaire an VIII ( 11 novembre 1799 ). *Vita*, II, IV, 26.

priori de son mépris toutes les structures et tous les sujets liés à ceux-ci et qui, dans le meilleur des cas si on peut dire, sont des fourbes et des hypocrites ( dans le pire des cas, pour Alfieri, il s'agit de faibles d'esprit, c'est-à-dire de sous-hommes appelant des analogies animales, notamment avec le singe, on s'en doute ). Il refuse donc les bons offices de Ginguené – qui, par admiration littéraire, se proposait de le faire rentrer en possession d'une partie de sa bibliothèque parisienne –, comme il refusera, trois plus tard, ceux du général Luigi Colli, gendre de sa sœur, qu'il appelle son neveu mais qu'il considère comme un traître et peut-être même comme un lâche<sup>14</sup>. Les vives et hautaines déclarations à l'adresse d'un respectueux laudateur<sup>15</sup> sont autant d'occasions de se rappeler qu'Alfieri consacre très peu d'espace, du moins dans la *Vita*, à la partie constructive – *pars construens*, diraient les apologistes chrétiens – de sa conception de la société ou d'une société idéale<sup>16</sup>. En ce domaine, on peut accepter l'analyse faite en 1903 par Eugenio Donadoni. « Nell' Alfieri il lievito rivoluzionario non supera la forma primitiva del sentimento<sup>17</sup>. Nella sua corsa vertiginosa egli poco osserva e poco studia: molto soffre, moltissimo sente [...] Ha poche idee: come gli uomini, in cui non è sviluppata la facoltà regionatrice; ma ardenti, consistenti, monotone, fisse.<sup>18</sup> » Effectivement, dans les domaines de l'organisation politique des sociétés et dans celui qui touche aux institutions, la *Vita* n'offre guère comme repères que des déclarations enflammées et récurrentes sous quelques grandes matérialisations du Mal qui sont, on l'a vu, comme des contre-valeurs ou des antivaleurs. Au tout premier rang, on trouve évidemment le système politique – si l'expression est appropriée en la matière – qui correspond pour Alfieri au Mal absolu: la tyrannie<sup>19</sup>.

<sup>14</sup> Colli est pour lui le complice et l'esclave de "voleurs" avec qui il ne veut en aucun cas avoir affaire( parce qu'il lui faudrait alors avoir affaire à eux, autrement dit, être dans la demande ). II, IV, 30.

<sup>15</sup> Voir l'échange épistolaire in *Vita rime e satire*, cit., p.373-382 [ II,IV,26 ].

<sup>16</sup> Dans *Della tirannide*, Alfieri consacre à peine quelques pages à « ciò che potrebbe essere il bene » en politique, c'est-à-dire à la République – au sujet de laquelle, précise-t-il, Machiavel a déjà dit tout ce qui est essentiel. Livre II, chapitre 8. *Della tirannide Del principe e delle lettere La virtù sconosciuta*, introduzione e nota bibliografica di Marco Cerruti, Milano, Rizzoli, 1996, p.186-192.

<sup>17</sup> C'est l'explication reprise par Luigi Fassò ( cf. ici note 2 ).

<sup>18</sup> Cité par Marco Cerruti. *Introduzione* in *Della tirannide Del principe e delle lettere La virtù sconosciuta*, cit.,p.5.

<sup>19</sup> Alfieri emploie les mots traditionnels *tiranno* et *tirannia*. Les termes *despota*, *dispotico* et *dispotismo* étaient relativement récents à son époque.

L'une des plus caractéristiques expressions de l'horreur éprouvée pour la tyrannie, presque instinctivement et viscéralement, se trouve dans le récit de la présentation d'Alfieri, en 1769 – il a donc vingt ans – au roi de Prusse Frédéric II dit le Grand. Certes, à l'époque de cette rencontre Alfieri a peu ou mal lu. On peut donc supposer qu'il ne connaît pas alors les œuvres écrites en français ( circonstance aggravante<sup>20</sup> ) par le monarque que visitent, à sa demande, les lettrés et les artistes d'Europe: l'*Antimachiavel* de 1740 et l'*Histoire de mon temps* ( dont la publication avait commencé en 1746 ). Mais il en était autrement au moment de la rédaction de la *Vita* , surtout lors de la révision de 1803 alors qu'avait été composée, entre 1793 et 1797 la neuvième satire, la plus connue, *I viaggi*, dont fait les frais tout particulièrement le grand Hohenzollern<sup>21</sup>. Même au sein d'une autobiographie, celui qui professait une si profonde admiration pour Machiavel – dont il commence à découvrir l'œuvre à La Haye, en 1768, grâce au don de son ami d'Acunha – aurait pu glisser quelques phrases bien méditées pour montrer, rationnellement, sa ferme opposition à l'idée du "contrat social", par exemple, dont était censé s'être inspiré l'illustre et honni monarque. Or, ce qu'il importe à Alfieri d'expliquer, si l'on peut dire, c'est le sentiment de malaise profond qu'il éprouve dans un État qui, selon lui, ne fonctionne pas bien, mais sans qu'il veuille dire sur quels critères repose une telle appréciation si radicalement négative. Il ne propose aucune analyse et ce qu'il présente comme un constat est si vague – il emploie le mot le plus approximatif qui soit: *cose* – qu'il s'agit, en fait, d'une simple réaction à chaud<sup>22</sup> sans que le lecteur puisse seulement deviner à quelles réalités renvoie cette accusation. Cela peut laisser d'autant plus perplexe qu'Alfieri lui-même a souvent dit qu'il traversait, du moins à cette époque, tous les lieux au grand galop et que les rares rencontres qu'il acceptait alors de faire avec des personnages d'importance étaient extrêmement fugaces. Dans ces conditions, il est légitime de se demander sur quoi reposait exactement cette réaction négative. En l'occurrence, une réponse simple peut-être fournie: la Prusse de Frédéric II était un état très fortement militarisé et l'on sait l'espèce

<sup>20</sup> Malgré l'*Esquisse du jugement universel* et les premières pages du journal, elles aussi en langue française.

<sup>21</sup> Le 7 mai 1786 Alfieri avait composé "in letto" un sonnet au moment de la mort de Frédéric II ( *Rime* CLXII ). Il y écrivait notamment: « Costui, macchiato di assoluto regno,/ non può d'uomo usurpar nome, né loda. » *Vita rime e satire*, cit.p.514, vers 12-13. La mention "in letto" pourrait être lue comme le signe d'une volonté supplémentaire de mépris. En fait, Alfieri devait avoir l'une de ses attaques de goutte ( cf. *Vita* I,IV,16 ).

<sup>22</sup> C'est-à-dire écrite comme telle vingt et un ans plus tard.

d'horreur instinctive – sentiment fort romantique *ante litteram* – qu'avait Alfieri pour les uniformes quand ceux-ci n'étaient pas portés pour la parade ou à l'occasion d'un dîner de gala. Peut-être doit-on également supposer que ses propos, très durs, entendaient faire allusion au fait qu'à ses yeux ce souverain, ami des lettres et des arts, écrivain lui-même, musicien et compositeur<sup>23</sup>, capable d'attirer à sa cour Voltaire et Maupertuis, entre autres,<sup>24</sup> usurpait scandaleusement ce nouveau titre à la mode de "despote éclairé". Par ailleurs, le lien entre une armée puissante et envahissante<sup>25</sup> et l'absolutisme était, pour Alfieri, d'une pertinence évidente. Ce qu'il appelle son « sentiment d'horreur » dès qu'il eut pénétré en Prusse était dû non seulement à l'omniprésence des militaires mais aussi et surtout au fait que ceux-ci n'avaient pour finalité que de maintenir une politique « autoritaire et arbitraire » qui, elle-même, était issue de cette force en armes – Alfieri ne semblant pas gêné par le fait qu'il attribue ainsi une double qualité logique de cause et d'effet à l'institution militaire. Une fois de plus, son sentiment est exprimé avec une très grande véhémence et une exagération d'autant plus remarquable qu'il était censé être lui-même un officier du roi de Sardaigne, comme le lui rappelle insidieusement le ministre de Frédéric II.

All'entrare negli stati del gran Federico, che mi parvero la continuazione di un solo corpo di guardia, mi sentii raddoppiare e triplicare l'orrore per quell'infame mestier militare, infamissima e sola base dell'autorità arbitraria, che sempre è il necessario frutto di tante migliaia di assoldati satelliti<sup>26</sup>.

On peut voir également, dans la phrase qui conclut ce passage – « Uscii di quella universal caserma prussiana verso il mezzo novembre [ 1769 ], aborrendola quanto bisognasse » – , la fierté avec laquelle l'écrivain, plus de vingt ans après l'événement, donne un satisfecit moral à l'homme encore jeune qui, après avoir passé un mois en mondanités diverses à Berlin, quitte enfin le

<sup>23</sup> Voir, sur ce point, la série d'accusations infamantes portées contre Frédéric dans la neuvième satire, chapitre 2, à partir du vers 76 ( *Vita rime e satire*, cit., p.630-632 ).

<sup>24</sup> Pour ne pas parler des Italiens, dont Francesco Algarotti et l'historien turinois Carlo Denina, qu'Alfieri punit de cette collaboration, en quelque sorte, en ne mentionnant pas son nom dans son autobiographie alors qu'il parle de lui comme d'un "ottimo pedagogo" ( I,IV,2 ). Voltaire séjourna à Berlin de 1750 à 1753. Quant à Moreau de Maupertuis, il fut appelé à l'Académie royale de Prusse en 1741.

<sup>25</sup> *Vita*, I, III, 8.

<sup>26</sup> *Ibid.*

pays avec, dans son cœur, la juste dose de dégoût pour un système politique qu'il a cependant protocolairement salué en la personne de son royal et suprême responsable – comme s'il suffisait d'avoir sa conscience en paix par un jeu de restriction mentale ( la seule manifestation d'indépendance extérieure consistant dans la déclaration sibylline faite au comte de Finch, étonné de ne pas voir Alfieri en uniforme: « perché in quella corte mi pareva ve ne fossero degli uniformi abbastanza.»<sup>27</sup> ).

Lorsque, dans la deuxième partie, Alfieri en viendra à rendre compte de son séjour hors de Florence en 1799, durant l'occupation française, il reviendra sur sa haine et son mépris pour les régimes politiques qui recourent systématiquement à la puissance militaire. Comme, entre-temps, il avait eu l'occasion d'exercer son talent de censeur et de polémiste en écrivant ses dix-sept satires<sup>28</sup> et, notamment, l'une des plus célèbres, dirigée contre la classe moyenne des parvenus<sup>29</sup>, on ne s'étonnera pas qu'il ait pu trouver une image capable d'illustrer au mieux ce mariage si fréquent et odieux entre pouvoir autoritaire et armée.

...la militare e avvocatessa tirannide, che è di tutti i guazzabugli politici il più mostruoso e risibile, e lagrimevole ed insopportabile, e mi rappresenta perfettamente un tigre guidato da un coniglio.<sup>30</sup>

Ce choix d'une image à la fois comique et fabuleuse pour parler par analogie d'un système politique – non pas vraiment le despotisme absolu, puisqu'en novembre 1799 la France passe du Directoire au Consulat, mais en fait un gouvernement dominé par des bourgeois, surnommés avocats, et s'appuyant sur l'armée - n'est pas fait du tout à la légère, par goût de la formule pamphlétaire. En effet, Alfieri n'entend procéder, comme on l'a vu, à aucune analyse rationnelle et objective fondée sur des notions et des critères bien définis. Il revendique haut et fort, avec une remarquable constance, le droit d'exprimer des sentiments qui ne tiennent aucun compte des réalités

---

<sup>27</sup> Ibid.

<sup>28</sup> De 1786 à 1797

<sup>29</sup> La quatrième, intitulée *La sesqui-plebe* ( littéralement la plèbe et demie ). Écrite en 1795, elle commence ainsi: « Avvocati, e mercanti, e scribi, e tutti / voi, che appellarvi osate il ceto-medio / proverò siete il ceto dei più brutti.» *Vita rime e satire*, cit., p.592.

<sup>30</sup> II,IV,28.

historiques<sup>31</sup>. C'est le cas lorsqu'au moment de relater son séjour à Saint Petersbourg, il ressent le besoin de « s'examiner », comme il le dit, afin de comprendre un comportement qu'il qualifie lui-même de « inutilement sauvage » – à savoir: se transporter jusque dans la capitale de l'Empire russe et y demeurer un mois<sup>32</sup> sans y rencontrer absolument personne et en ne voyant dans le Palais Vorontsov, le monastère Smolnyj, le Palais Strogonof et le Palais d'hiver, pour citer quelques-unes des réalisations de l'Italien Francesco Bartolomeo Rastrelli<sup>33</sup>, qu'un « asiatico accampamento di allineate trabacche »<sup>34</sup>. De cet examen de lui-même que fait l'écrivain de la maturité, il ressort que cette décision de ne rien visiter et de ne rencontrer âme qui vive dans la ville pendant des semaines<sup>35</sup> était la conséquence de sa haine « très pure » envers la tyrannie « in astratto »<sup>36</sup>.

On sait que cette haine envers la tyrannie dans l'absolu était à tel point un sentiment et une passion négative qu'Alfieri ne se soucia jamais de lui donner une expression positive en indiquant concrètement comment les diverses sortes de tyrannie peuvent être combattues et, éventuellement, mises à mal au profit d'un autre système<sup>37</sup>. Sa seule stratégie personnelle en la matière – à supposer que le terme de stratégie convienne – fut la fuite<sup>38</sup>. Il le dit d'ailleurs explicitement lorsqu'il parle de la dynastie des Savoie à laquelle il

---

<sup>31</sup> Ce souverain mépris pour les contingences historiques est sensible jusque dans certaines négligences formelles qu'Alfieri ne corrigea pas lors des relectures de la période 1798→1803. La plus connue est celle qui le fait appeler le monarque régnant Victor Amédée II ( alors que celui-ci était mort depuis 1732 ). I,IV,13.

<sup>32</sup> De fin mai à fin juin 1770.

<sup>33</sup> Encore vivant en 1770 et demeurant dans la ville, où il eût été aisé pour Alfieri de le rencontrer.

<sup>34</sup> Bien que partiellement exacte, la remarque de Marco Cerruti ( « In effetti, uno sviluppo edilizio e urbanistico di Pietrogrado in senso occidentale sarebbe maturato soprattutto nel periodo più avanzato del regno di Caterina II ( 1762-1796). » Vittorio Alfieri, *Vita*, introduzione e note di Marco Cerruti, Milano, Rizzoli, 2002<sup>5</sup>, p.334 ) ne nous paraît pas du tout recevable pour défendre l'expression employée par Alfieri.

<sup>35</sup> Rappelons, pour la forme, qu'Alfieri ne manquait pas cependant de fréquenter les lieux galants réservés à une personne de son état et qu'il lui arrivait d'en rapporter des souvenirs déplaisants que même la Faculté de médecine de Montpellier, selon ses propres dires, n'aurait pu efficacement effacer.

<sup>36</sup> I, III, 9.

<sup>37</sup> Nous ne considérons pas comme des propositions sur le long terme les fameuses réponses individuelles et très romaines que l'écrivain donne dans *Della tirannide* ( tyrannicide et suicide ).

<sup>38</sup> On sait que c'est la troisième solution qu'il propose dans *Della tirannide*.

accorde un large satisfecit, affirmant que « la razza di questi nostri Principi è ottima sul totale ». Mais, pour Alfieri, il convient de distinguer nettement entre la qualité des individus – Vittorio Amedeo III, par exemple, est une personne courtoise et affable devant laquelle on peut s'incliner sans honte - et le pouvoir qu'ils incarnent. Si ce pouvoir est absolu – et c'est le cas lorsqu'il est censé être d'origine divine – il faut le craindre, en toutes circonstances, et éviter d'avoir affaire à lui, même si l'on n'a rien à lui reprocher – tout au contraire<sup>39</sup>.

Par ailleurs, Alfieri avait un très profond sentiment de classe, bien qu'il ne le reconnût pas comme tel. L'intensité d'un tel sentiment échappant à toute analyse et à toute esquisse de réflexion peut avoir parfois pour conséquence une sorte d'aveuglement qui permet à l'écrivain de se féliciter de l'action de forces qui relèvent clairement de ce qu'il appelle une tyrannie mais qui, de façon contingente, lui assurent son confort traditionnel contre les menaces que font peser sur celui-ci les « esclaves » de la Révolution française. C'est ainsi qu'il se déclare tout ragaillardi par le succès ( provisoire ) de François II, empereur d'Autriche, à la bataille de Novi<sup>40</sup> car le contrôle des Autrichiens sur la Toscane, loin de l'accabler, le rassure et le reconforte.

Appena queste vittorie dei difensori dell'ordine, e delle proprietà mi aveano  
Rimesso un poco di balsamo nel sangue,...<sup>41</sup>

Même s'il n'a jamais condescendu à prendre en examen les classes sociales, à l'exception, on l'a vu, du *ceto medio* et de la noblesse sans autres précisions, et n'a jamais non plus voulu reconnaître son appartenance jalouse à l'une de celles-ci nommément identifiée<sup>42</sup>, Alfieri a implicitement manifesté son attachement radical à ses prérogatives de classe et, parallèlement, son mépris pour les « basses » classes. On peut citer deux exemples de cette reconnaissance plus ou moins nette de ce sentiment de supériorité hautaine et facilement offensante. Dans les dernières pages de ses mémoires Alfieri fait allusion aux six comédies qu'il avait écrites. S'attardant pendant quelques lignes sur la sixième, *Il divorzio*, « commedia mera italiana dei costumi d'Italia », voici ce qu'il écrit.

---

<sup>39</sup> I, IV, 13.

<sup>40</sup> Les troupes françaises y furent défaites par la coalition autrichienne le 16 août 1799. Quelques lignes plus haut, Alfieri avait écrit: « ..., tenendo gli Austriaci allora la Toscana in nome del Gran-Duca ;... ». II, IV, 28.

<sup>41</sup> Ibid.

<sup>42</sup> On connaît sa condamnation de la noblesse, par principe.

...la sesta [ è scritta ] nell'andamento moderno di tutte le commedia che si vanno facendo, e delle quali se ne può far a dozzina imbrattando il pennello nello sterco che si ha giornalmente sotto gli occhi: ma la trivialità d'esse è molta; poco, a parer mio, il diletto, e nessunissimo utile. Questo mio secolo, scarsetto anzicheno d'invenzione, ha voluto pescare la tragedia dalla commedia, praticando il dramma urbano, che è come chi direbbe l'epopea delle rane.<sup>43</sup>

Quoi qu'on pense de la définition exacte à donner, techniquement, à l'expression *dramma urbano*, il est clair qu'Alfieri entend ici montrer son dédain absolu pour le théâtre bourgeois, c'est-à-dire mettant en scène des personnages communs et incapables de grandeur sublime. Et sans extrapoler trop grossièrement à partir de l'opposition duelle entre tragédie et comédie, on peut avancer l'hypothèse que, pour lui, il n'existe pratiquement que deux classes d'individus: ceux qui appartiennent à l'aristocratie, tout du moins celle du cœur, et les autres. Au demeurant, après 1789 toutes ses attaques se concentrent sur les personnes, les discours et les structures qui ne respectent pas l'Ancien Régime. Mais il faut ici relever qu'Alfieri, dans une lettre à son ami l'abbé Tommaso Valperga, qui portait comme lui le titre de comte<sup>44</sup>, se défend d'être attaché à son titre nobiliaire mais rejette avec la dernière énergie l'appellation de citoyen qu'il juge contraire à son sentiment de la liberté ( alors qu'elle lui répugne, en réalité, par sa vertu égalisatrice qui, aux yeux d'un individualiste intransigeant, porte à un nivellement par le bas, inévitablement ). Datée de Florence le 28 mars 1801, la lettre est destinée avant tout à remercier l'abbé d'être intervenu pour empêcher qu'Alfieri soit proclamé, contre son gré, membre d'une académie littéraire créée au Piémont sous l'égide des Français appelés « servipadroni » et de laquelle avaient été exclus, en raison de leurs liens avec l'Ancien Régime « tre così degni soggetti come il Cardinal Gerdil, il conte Balbo ed il cavalier Morozzo »<sup>45</sup>. Ce qui mérite d'être pointé, dans ce deuxième exemple, c'est la métaphorisation du discours à partir de l'image de la pureté et toujours selon un mode binaire qui plonge dans la plus immonde impureté tout ce qui ne convient pas à Alfieri en raison de sa définition de la liberté – les Révolutionnaires français et leurs complices italiens sont tous des

---

<sup>43</sup> II, IV, 29.

<sup>44</sup> Lié, comme dans le cas d'Alfieri qui était comte de Cortemilia, à une petite ville du Piémont, Caluso.

<sup>45</sup> II, IV, 29.

esclaves dont il faut se tenir à distance, comme l'indique la formule grecque adoptée par l'écrivain: τί μοι σύν δούλοις.

Questo solo manca alla mia intera purificazione [...] che la lettera ritorni al suo fonte intatta. [...] E senza tergiversare vi dico anche, che io non ingozzo a niun patto quell'infangato titolo di *cittadino*, non perché io voglia esser *conte*, ma perché sono Vittorio Alfieri libero da tant'ani in qua, e non liberto. [...] codestoro<sup>46</sup>[...] doveano conoscermi, e non mi sporcare con codesta denominazione stupida non meno, che vile e arrogante. Poiché se non v'è conti senza contea, molto meno v'è cittadini senza città.<sup>47</sup>

Si l'on passe de l'examen du discours alfierien sur les institutions à celui qui concerne directement son expérience de l'histoire politique, on retrouve la même puissante propension à la généralisation et à la négativité polémique, souvent violente et d'allure pamphlétaire. On doit vite constater que, dans ce domaine également, on ne peut attendre de l'écrivain que des assertions et des formules assénées de façon répétitive. Et si un camp paraît plus maltraité qu'un autre, à cause de la virulence des images, les deux sont condamnés.

Ainsi, malgré l'appréciation tout à fait favorable, comme on l'a vu, portée sur les monarques de la maison de Savoie sur un plan strictement individuel et personnel, le jugement sur le système politique qu'ils incarnent et dirigent en le perpétuant est sans appel. Il faut noter cependant qu'Alfieri ne se soucie pas d'apprécier les institutions comme penseur politique ou comme philosophe. Il juge exclusivement en tant qu'écrivain, c'est-à-dire *poète*, qui

<sup>46</sup> Les responsables de l'Istituto Nazionale du Piémont qui avait pris la suite de l'Accademia Reale delle Scienze.

<sup>47</sup> II, IV, 29. Le 13 février 1797, Alfieri consacra une épigramme à cette appellation de *citoyen*. « Parere o sia professione di fede su la moderna profanazione del titolo di cittadino. » Elle se termine ainsi: « titol d'infamia ed ai liberti audaci / consecrato omai sol, nel fango giaci. » *Vita rime e satire*, cit., p.668. Et en 1786, faisant allusion aux origines sociales de son ami Francesco Gori dans *Della virtù sconosciuta*, il écrivait: « Tu nato non nobile, ma cittadino intempi che questo nobilissimo nome, di cui si fregiava un Scipione, per non v'essere più vera città, vien dato in nuovo disprezzo alla classe posta fra i nobili e il popolo... ». *Vita rime e satire*, cit., p.750-751. Il faut se souvenir que le *libertus*, esclave affranchi, continue d'avoir pour patron son ancien maître et qu'il prend de celui-ci le *praenomen* et le *nomen*, gardant comme *cognomen*, son nom d'esclave. La loi ne lui reconnaissant pas le droit au mariage il est condamné au concubinage comme le *servus*. Alfieri devait penser à ces règles sociales et anthropologiques lorsqu'il employait le mot, manifestement dans une acception avilissante. Nous n'assurerions pas, cependant, qu'il pensait aussi au fait que le fils du *libertus* parvient, pour sa part, à la condition d'homme vraiment libre.

entend publier librement des œuvres sans avoir à les soumettre à une quelconque censure. À ce moment-là, il n'est plus question du tout de la « buona e costumata ed esemplarissima indole » de Carlo Emanuele III et de Vittorio Amedeo III<sup>48</sup>. Ce que voit Alfieri, dans cette situation-là, c'est « il dispotico governo sotto cui [ mi] era toccato di nascere »<sup>49</sup> et il n'est pas question, alors, de considérer que son roi fait à son pays « plus de bien que de mal ». Il ne voit plus que l'insupportable contrôle que la monarchie piémontaise ne manquerait pas d'imposer à son sens jaloux de la liberté d'expression<sup>50</sup>.

Alfieri traite alors de ses projets de 1778 et il est remarquable qu'il ne soulève pas la question de savoir pourquoi il était plus facile et plus prudent d'imprimer des œuvres comme *Della tirannide* et *Del principe e delle lettere* dans le marquisat ( futur Grand Duché ) de Bade, à Kehl, plutôt qu'à Turin – sauf si l'on se contente, pour toute réponse, du prétexte de l'indéniable qualité technique de l'imprimerie de Beaumarchais et de l'élégance du fameux caractère Baskerville. La question vaudrait aussi, par ailleurs, pour le choix de Didot à Paris quand il s'agira de publier les tragédies dans leur intégralité.

Si l'on se tourne maintenant vers le camp des idées nouvelles, c'est-à-dire vers le camp qui s'opposait frontalement aux défenseurs de l'Ancien Régime, on peut constater chez Alfieri une constance notable dans le recours à l'expression du mépris sous la double image du singe et de l'esclave – le singe désignant, en général, celui qui, en Italie, se range, sincèrement ou par intérêt, du côté des Révolutionnaires. Mais il est très difficile, pour ne pas dire impossible, d'isoler dans le discours d'Alfieri ne serait-ce que le commencement d'une doctrine ou d'une théorie.

L'une des premières manifestations de ce mépris sert de conclusion au chapitre qui relate le premier séjour parisien d'Alfieri en 1768. Soucieux de rappeler qu'il n'est pas royaliste et qu'en tout état de cause il n'entend pas défendre la dynastie capétienne, l'écrivain n'en traite pas moins, par anticipation, les « plébéiens » de la Révolution française – en fait, les représentants de la bourgeoisie et des classes montantes – de rois de pacotille encore plus néfastes au bien commun que les souverains authentiques.

---

<sup>48</sup> I, IV, 13.

<sup>49</sup> I, IV, 6.

<sup>50</sup> Alfieri ne pouvait certes ignorer que son conseiller en langue latine, Carlo Denina, avait perdu, en 1777, sa chaire universitaire à Turin pour avoir publié à Florence, anonymement mais avec l'accord de la censure locale, son ouvrage *Dell'impiego delle persone*.

E di aver visto tal cosa ne loderei forse Dio, se non temessi, e credessi pur troppo, che gli effetti e influenza di questi re plebei siano per essere ancor più funesti alla Francia e al mondo, che quelli dei re capetini.<sup>51</sup>

Le fait qu'il s'agisse, comme on l'a vu, d'un sentiment négatif et d'une réaction de rejet qui n'admet aucune réflexion<sup>52</sup> ni aucune pondération est particulièrement clair dans le passage de la *Vita* consacré au printemps de 1789. Même si l'on considère qu'Alfieri écrit à chaud, en 1790, un texte qu'il choisira plus tard de maintenir dans toute sa véhémence originelle, on peut s'interroger sur la pertinence de sa colère lorsqu'il surprend les typographes de Didot occupés à s'informer sur les événements du moment grâce aux gazettes plutôt qu'à imprimer les tragédies du comte de Cortemilia. Pour bien apprécier son commentaire à ce sujet, il faut se rappeler que les États Généraux avaient commencé leurs travaux à Versailles deux mois plus tôt, le 5 mai, et que cela ne leur était plus arrivé depuis 1614. Personne ne pouvait, en toute bonne foi, ignorer la portée de l'événement.

Mi affrettava quanto più poteva, ma così non facevano gli artefici della tipografia del Didot che tutti travestiti in politici e liberi uomini, le giornate intere si consumavano a leggere gazzette e far leggi, invece di comporre, correggere, e tirare le dovute stampe.<sup>53</sup>

Encore plus remarquable peut paraître le discours consacré à la période qui suit le moment où les tragédies sont effectivement imprimées et expédiées en Italie. Alfieri n'a plus de raisons de s'emporter contre les retards de l'impression. Mais c'est alors le sentiment d'insécurité lié aux troubles du moment qui le rend furieux et le porte à l'insulte.

...le cose andando sempre peggio, scemando ogni giorno la sicurezza e la quiete in questa Babilonia, e accrescendosi ogni giorno il dubbio, e i

---

<sup>51</sup> I, III, 5.

<sup>52</sup> Très tôt, une certaine critique a fait remarquer qu'Alfieri avait lui-même des traits de comportement qu'il attribue volontiers au souverain absolu, et notamment la tendance à ne pas raisonner. « Costui, per lo più poco avezzo a ragionare, e molto meno a pensare, non conosce e non prezza altra distinzione fra gli uomini, che la maggior forza:...». *Del principe e delle lettere* in *Della tirannide Del principe e delle lettere La virtù sconosciuta*, cit., p.202-203.

<sup>53</sup> I, IV, 19.

sinistri presagi per l'avvenire, chi ci ha da fare con questi scimiotti [...] è costretto di temer sempre non potendo mai finir bene.<sup>54</sup>

Digne de remarque, également, la discrétion avec laquelle Alfieri fait allusion à l'ode de 234 vers intitulée *Parigi sbastigliato*, que ce soit dans la première ou dans la deuxième rédaction de la *Vita*. Dans les deux cas, l'écrivain se contente de donner l'information et dans l'ultime rédaction il précise: « fatta per essermi trovato testimonio oculare del principio di quei torbidi. »<sup>55</sup>

Écrite en août 1789, à peine quelques semaines après la prise de la Bastille, cette poésie célèbre certes la Nation – « il Nazional Consesso agosto » – mais aussi le Roi et marque surtout la joie de voir abattu un symbole de l'absolutisme. Pourtant, il s'agit d'un feu de paille et donc d'un texte non pas exceptionnel mais proprement unique dans cette perspective. En effet, une page plus loin dans la *Vita*, le ton violent et pamphlétaire reprend de plus belle et a pour cible les Révolutionnaires en général, tous confondus dans la même opprobre, la France et, surtout, les fameux *avocats* qui représentent une bourgeoisie sans doute cultivée mais, aux yeux d'Alfieri, essentiellement gangrenée par la vulgarité, la cupidité et la soif de pouvoir. De là, le désir de l'écrivain d'échapper à ce « fetente spedale, che riunisce gli incurabili e i pazzi »<sup>56</sup>.

Quelques années plus tard, à Florence, au moment de la révision de son texte, Alfieri composera une épigramme contre les « avocats fétides » et en faveur de la monarchie absolutiste de droit divin présentée comme un moindre mal.

Il soggiacer a un re assoluto, è un guai:  
ma un più fero ne veggio,  
se regnar denno i soli birbi omai.  
Pria che servire ai fetidi avvocati,  
sien dunque i re da noi rivenerati,  
e chiamiamli, piangendo, i *Para-peggio*.<sup>57</sup>

---

<sup>54</sup> Ibid.

<sup>55</sup> I, IV, 18.

<sup>56</sup> I, IV, 19. Alfieri écrit en mai 1790, un an exactement après l'ouverture des États Généraux.

<sup>57</sup> « 24 febbraio, all'Imperial ». In *Vita rime e satire*, cit., p.670.

Il est vrai que nombre de figures en vue du Tiers État étaient des avocats de formation:

Danton, Desmoulins, Saint-Just et Robespierre, notamment, à propos duquel Alfieri écrivit ceci dans une note du *Misogallo*: « uno di quei tanti avvocatuzzi falliti, che rigenerarono<sup>58</sup> la Francia...più crudele e vigliacco degli altri ». <sup>59</sup>

La principale accusation qu'Alfieri porte contre ces meneurs<sup>60</sup> de la Révolution française tient, on l'a vu, en un mot souvent répété: *esclaves*. Comme il arrive souvent avec les images-notions employées par l'écrivain, nous ne disposons pas d'une définition précise de la portée de cette insulte, même s'il est clair que le mot est utilisé comme paradigme lexical pour désigner la plus grande bassesse. Mais il ne semble pas très ardu de cerner empiriquement les contours exacts de l'image sur la base de quelques passages de la *Vita* concernant la période qui va de 1792 à 1802.

Le début du chapitre XXII de la quatrième époque touche à la fin du dernier séjour parisien d'Alfieri. Ce dernier y affirme qu'il avait encore, à cette époque-là, le vague espoir qu'un système politique « supportable »<sup>61</sup> pourrait finalement s'imposer en France. Mais, quelques lignes plus bas, il tient à préciser qu'il mit toujours un point d'honneur à ne jamais avoir aucun contact avec les Révolutionnaires ni avec leurs collaborateurs<sup>62</sup>.

..., né in quest'ultimo, né all'anteriore mio soggiorno in Parigi io non volli mai né trattare, né conoscere pur di vista nessuno di quei tanti facitori di falsa libertà, per cui mi sentiva la più invincibile ripugnanza, e ne aveva il più alto disprezzo. Quindi anche sino a questo punto, in cui scrivo da più di quattordici anni che dura questa tragica farsa, io mi posso gloriare di essere vergine di lingua di orecchi, e d'occhi perfino<sup>63</sup>, non avendo mai né visto, né udito, né parlato con qualunque di codesti schiavi dominanti francesi, né con nessuno dei loro schiavi serventi.<sup>64</sup>

<sup>58</sup> Alfieri avait d'abord écrit *rovinarono*.

<sup>59</sup> In *Vita rime e satire*, cit., p.670, note XX,4.

<sup>60</sup> L'acception moderne de "celui qui mène une cabale" date précisément du XVIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>61</sup> « soffribile ».

<sup>62</sup> C'est l'occasion de noter que le mot *esclave* désigne aussi bien le révolutionnaire français que l'italien qui, dans sa région et dans son État, accepte de mettre en place un régime ou une institution inféodée à la France du Nouveau Régime.

<sup>63</sup> À propos de l'image de la pureté (*vergine*), voir l'emploi que fait Alfieri du participe *illibata*, dans sa dimension morale et politique, au sujet de la comtesse d'Albany. « ...era nobile, ricca e illibata. » II, IV, 22.

<sup>64</sup> II, IV, 22.

On peut tirer de ce passage un élément de définition pour l'image du révolutionnaire *esclave*: il tient dans l'expression *falsa libertà*. Le révolutionnaire serait donc un esclave parce que ses propositions pour un ordre nouveau, qu'elles soient sincères ou de mauvaise foi, débouchent toutes sur une fausse liberté, c'est-à-dire une liberté en trompe-l'œil, à l'opposé de celle qu'Alfieri défend dans ses traités ou dans ses tragédies – une liberté littéralement absolue. Ainsi, le révolutionnaire français serait condamné à n'avancer que des projets d'esclave parce qu'il a lui-même une indépassable mentalité d'esclave ( il est, comme on l'a vu, un *malnato* ). C'est une sorte de défaut ontologique, même si au lecteur de notre époque cela apparaît plutôt, du point de vue d'Alfieri, comme une tare de classe.

À la fin du chapitre XXVII, à propos de « l'abborrita invasione dei Francesi in Firenze », le 25 mars 1799, Alfieri manifeste cette fois son mépris sous une forme encore plus radicale, du moins de son point de vue. Il affirme qu'il serait indigne de consacrer seulement quelques lignes, qui pourraient rester pour la postérité, aux tristes exploits des Français.

con tutte le particolarità, che ognuno sa, e non sa, e non meritano  
d'essere sapute, sendo tutte le operazioni di codesti schiavi di un  
solo colore ed essenza.<sup>65</sup>

Un an plus tard, l'image de l'esclave se trouvera associée à celle du maître, sans doute pour démontrer que les Révolutionnaires n'apportent que l'anarchie au monde en invertissant les valeurs fondamentales, au point que les esclaves deviennent d'un seul coup les maîtres.

In questo frattempo il già mio Piemonte, celtizzato anch'egli, scimmiando  
ogni cosa dei suoi servi padroni, cambiò l'Accademia delle Scienze, già detta  
Reale, in un Istituto Nazionale a norma di quel di Parigi...<sup>66</sup>

Revenant sur cette situation piémontaise quelques pages plus loin, Alfieri emploie alors l'image de l'esclavage pour désigner explicitement l'état des Piémontais sous la domination française mais, comme à l'accoutumée, sans préciser en quoi cet état a changé par rapport à celui qu'ils connaissaient sous

---

<sup>65</sup> II, IV, 27.

<sup>66</sup> II, IV, 29.

la dynastie des Savoie<sup>67</sup>. En l'occurrence, il s'agit du frère aîné du comte de Caluso, l'ami le plus proche de l'écrivain depuis la mort de Checco Gori.

...il caro Caluso [...] veniva per ripigliare il suo fratello primogenito, che da circa due anni si era ritirato a Pisa, per isfuggire la schiavitù di Torino celtizzato.<sup>68</sup>

On sait qu'il existe une incertitude et donc une légère controverse au sujet de l'attitude d'Alfieri quant à la loi du 10 messidor an X ( 25 juin 1802 ) qui obligeait les citoyens piémontais à prêter serment de "fidélité à la Constitution du peuple français". Certains, comme Luigi Negri<sup>69</sup>, semblent penser qu'Alfieri « si sottrasse [ alla legge ] con giuramento prestato, in vece sua, dalla sorella Giulia ». D'autres, comme Giuseppe Morpurgo<sup>70</sup>, ne tranchent pas ( « Consenziente per forza o ignaro il poeta, la sorella Giulia dovette giurare in suo nome fedeltà alla Costituzione francese, per evitargli noie più gravi. » ). En revanche, Luigi Fassò s'oppose résolument à Emilio Bertana<sup>71</sup> en affirmant la totale innocence de l'écrivain dans cette délicate affaire. « La sorella Giulia si credette così autorizzata a prestare pel fratello la dichiarazione prescritta, ma checché ne dica il Bertana ( al quale si deve la conoscenza di quest'episodio ) è per me certo che l'Alfieri di tale dichiarazione non ebbe notizia. »<sup>72</sup> Quoi qu'il en ait pu être, Alfieri manifesterait aussi son mépris souverain pour cette « incroyable République » qui obligeait ses citoyens à « rentrer dans leur cage ».

Ma in quell'anno [ 1802 ] una legge di quella solita libertà costringeva tutti i Piemontesi a rientrare in gabbia per il dì tanti settembre [ 1er vendémiaire An X ], a pena al solito di confiscazione, e espulsione dai felicissimi Stati di quella incredibil repubblica.<sup>73</sup>

---

<sup>67</sup> En fait, l'on comprend que ce qui a pu changer, et encore, c'est la situation des Piémontais de son rang. Mais Alfieri ne pose pas la question qui va devenir récurrente à partir de ces années-là dans toute l'Europe et qui est celle d'un Statut, d'une Charte ou mieux encore d'une Constitution arrachée à un souverain aux pouvoirs jusque là absolus.

<sup>68</sup> II, IV, 30.

<sup>69</sup> Dans son édition commentée de la *Vita* de 1921.

<sup>70</sup> Édition commentée de la *Vita* de 1929.

<sup>71</sup> *Vittorio Alfieri, studiato nella vita, nel pensiero e nell'arte*, Torino, Loescher, 1902.

<sup>72</sup> *Vita*, a cura di Luigi Fassò, Firenze, Sansoni, 1922.

<sup>73</sup> II, IV, 30.

Nous nous contenterons de noter que les sujets des Savoie devaient, bien évidemment, la même fidélité et la même totale loyauté à leur souverain. Quant à la cage, Alfieri s'en était échappé du temps de la Monarchie ( vingt-quatre ans plus tôt, comme il le précise ) afin de ne pas avoir à demander, pour chaque sortie du Royaume, l'octroi d'un passeport. Mais il est clair qu'Alfieri ne voyait pas du même œil les exigences des Républicains français dont il tenait à se distinguer avec une énergie d'autant plus grande qu'il avait conscience qu'on pouvait avoir un doute en la matière en raison de ses déclarations récurrentes de haine contre tous les tyrans ( faciles à confondre, comme lui-même y invitait, avec tous les "princes" régnants de l'époque ) et ses non moins fréquentes et intraitables professions de foi en la liberté absolue.

...; per esentarmi una volta per sempre dall'infame ceto degli schiavi presenti, che non potendo imbiancare sé stessi, si compiacciono di sporcare gli altri, fingendo di crederli e di annoverarli tra i loro; ed io per aver parlato di libertà sono un di quelli, ch'essi si associano volentieri, ma me ne dissocierà ampiamente poi il *Misogallo* ...<sup>74</sup>

Certains critiques sont perplexes au sujet de la qualité de ce livre, *Il Misogallo*, sur lequel Alfieri semblait beaucoup compter pour démontrer la pureté de ses intentions par opposition à la noirceur de celles des Révolutionnaires. Ainsi, Giulio Cattaneo trouve-t-il que tout ce qui vient de Paris y est objet de satire avec « una uniformità che rende poco attendibile la condanna della rivoluzione »<sup>75</sup>. Mais il devrait surtout être permis de relever que si Alfieri fit faire par précaution une dizaine de copies du manuscrit, il s'abstint prudemment de faire paraître ce volume de son vivant – à l'exception d'une partielle édition florentine en 1791. Cette prudence, compréhensible mais qui peut sembler difficilement compatible avec les protestations enflammées de pureté morale, de courage social et de vertu politique<sup>76</sup>, n'empêcha pas l'écrivain d'attaquer les Révolutionnaires également dans le domaine du rapport, toujours délicat, entre le dire et le faire, entre les professions de foi ou les déclarations d'intention et les actes. À le lire, sa cohérence en la matière

---

<sup>74</sup> II, IV, 28.

<sup>75</sup> *Vita*, Introduzione e note di Giulio Cattaneo, Milano, Garzanti, 1977, p.XVII.

<sup>76</sup> Cela tend à donner à son théâtre tragique la valeur thérapeutique et magique d'un univers de compensation.

serait incontestable<sup>77</sup>, mais il reproche aux tenants français des idées nouvelles, jamais examinées par lui, d'être incapables d'accorder leurs actes avec leurs discours, en grande partie parce qu'ils sont menteurs, lâches et hypocrites. Toutefois, percevant une cause possible de malentendu dans la communauté des valeurs défendues aussi bien par ceux-ci que par lui-même – essentiellement autour de la notion de liberté, on s'en doute –, il alla jusqu'à justifier le report de publication ( c'est-à-dire de diffusion ) de certaines de ses œuvres déjà imprimées par le souci d'éviter, précisément, qu'on l'associe idéalement à ces faux défenseurs des droits de l'homme.

Quanto poi alle sei mie diverse opere stampate a Kehl, non voglio pubblicare per ora altro che le due prime [...]; riserbando l'altre a tempi men burrascosi e in cui non mi possa esser data la vile taccia, che non mi par meritare, di aver io fatto coro con i ribaldi, dicendo quel ch'essi dicono, e che pur mai non fanno, né fare saprebbero né potrebbero.<sup>78</sup>

Nous retrouvons ici la question déjà posée de l'absence quasi totale de la *pars construens* dans les différents textes d'Alfieri qu'on pourrait regrouper sous le titre idéal d'*Apologie du régime politique fondé sur la liberté*. Même dans le dialogue imaginé comme un hommage posthume à Gori Gandellini, qui fut, selon certains, de tendance républicaine<sup>79</sup>, nous ne trouvons aucune indication précise et concrète sur ce que pourraient être des institutions politiques libérales. Il est remarquable, au demeurant, qu'Alfieri fasse parler son ami de « carcer natio » et de « tirannide » alors que le Grand Duché de Toscane, que l'écrivain n'avait pas choisi comme terre d'asile seulement pour sa

---

<sup>77</sup> Nous demeurons cependant circonspect sur la différence essentielle qui permettrait de distinguer radicalement la fameuse et misérable « genuflessioncella di uso » de Métastase à Schönbrunn ( I, III, 18 ) des révérences qu'Alfieri lui-même dut faire devant d'autres têtes couronnées comme Louis XV, qui ne lui adressa pas même un sourire, ou Frédéric le Grand, pour ne pas parler de la « solita prosternazione e il bacio del piede » devant Clément XIII ( I, III, 3 ). Quant à l'épisode de l'humiliation volontaire devant Pie VI ( I, IV, 10 ), censément destinée à améliorer la situation de la comtesse d'Albany, on sait que l'écrivain reconnut qu'il s'était alors « contaminé d'une tâche » qu'il n'était pas près d'oublier. On connaît la réponse d'Alfieri: la restriction mentale, formulée a posteriori, imprimée mais non publiée, qui permet de garder son cœur pur et sa conscience sans souillure.

<sup>78</sup> I, IV, 19.

<sup>79</sup> « Le conversazioni sue di ispirazione repubblicana favorirono poi la composizione del libro *Della tirannide*. » *La Vita*, testo ridotto con prefazione e note di Luigi Russo, Milano-Messina, Principato, 1935, p.195, n.133.

langue, était incontestablement à l'époque de Pierre Léopold Ier, Grand Duc depuis 1765, l'état le plus libéral d'Europe. Ce discours est d'autant plus étonnant qu'Alfieri écrit *La virtù sconosciuta* à la fin de 1786 et au début de 1787 alors que vient d'être promulgué en Toscane le fameux *codice leopoldino*, c'est-à-dire le corpus de textes politiques et juridiques le plus moderne, et de très loin, qui existât alors ( il supprimait la peine de mort même en cas d'attentat contre le souverain<sup>80</sup> ). Ici encore, Alfieri semble être plus dans la réaction, aux divers sens du terme, que dans la réflexion et il utilise à sa guise l'image et le verbe de son ami défunt pour renforcer l'expression de ses rejets dans un duo de *laudatores temporis acti*.

Lorsque les français entrent dans Florence, le 25 mars 1799, la colère et l'horreur qu'il éprouve pour leurs violences de soudards ne l'amène pas pour autant à livrer un quelconque commentaire favorable, rétrospectivement, sur Léopold<sup>81</sup> ou sur Ferdinand III qui lui avait succédé. Il voit seulement que les Français sont encore plus détestables. Et il lui importe avant tout d'exprimer, une nouvelle fois, son méprisant refus de toute compromission ou complaisance à l'endroit des « plus vils et coupables esclaves ».<sup>82</sup>

Nous concluons ces remarques sur deux observations qui touchent aux systèmes politiques qu'Alfieri aurait pu tolérer. La première concerne un passage du chapitre consacré aux événements parisiens et donc français de l'été 1792. Revenant sur cette période extrêmement troublée ( le 10 août et la fin de la Monarchie sont proches ), Alfieri s'efforce de faire croire qu'il ne désespérait pas tout à fait, à ce moment-là, des Révolutionnaires français. C'est un effort si

---

<sup>80</sup> Il s'inspirait ouvertement, sur ce plan, de Beccaria qu'Alfieri ne cite jamais mais qu'il pourrait bien désigner dans sa onzième satire sous l'avalissante périphrase « di Santa Umanitate il drudo ». *Vita rime e satire*, cit., p.644. Il s'agit du *quinto filosofo* chargé d'incarner ce que l'écrivain appelle la *filantropinaria*. S'agissant du *codice leopoldino* il faut se souvenir que l'Italie unifiée le respecta en le reconnaissant comme plus libéral que ses propres institutions.

<sup>81</sup> Alfieri ne mentionne explicitement le Grand Duc Léopold que deux fois dans la *Vita*. Une fois, à l'occasion d'une fête où il se dit « puérilement » fier d'être remarqué pour la beauté de ses chevaux. Une autre fois pour dire simplement que tous les souverains ont le même visage et les cours princières la même fonction de servitude ( on retrouve le point de vue de Sirius et l'habituel dédain des spécificités historiques ). « Onde intesi benissimo fin da quel punto, che i principì tutti non aveano fra loro che un solo viso, e che le corte tutte non erano che una sola anticamera. » I, III, 2. Alfieri enverra cependant un exemplaire luxueusement relié de l'édition de ses tragédies au Grand Duc.

<sup>82</sup> II, IV, 28.

douteux qu'il convient sans doute de le lire dans le registre de l'ironie puisque l'expression du désespoir suit immédiatement. Mais il est intéressant de relever, fût-ce dans ce contexte très désabusé, la grande imprécision de la formulation consacrée au système politique qu'Alfieri pouvait "espérer" voir advenir en France.

Si sperava ogni giorno, che verrebbe quello di un qualche sistema di cose soffribile; ma più spesso ancora si disperava che omai sorgesse un tal giorno.<sup>83</sup>

La deuxième observation concerne ce que nous proposons d'appeler la réactivité négativiste d'Alfieri. Dans une des rares phrases de l'écrivain qui nomment et distinguent deux systèmes politiques – la monarchie et la république – on retrouve ce mouvement d'opposition de la conscience qui se définit par le seul refus de l'Autre et de son discours.

Io non sono mai stato, né sono realista<sup>84</sup>, ma non perciò son da esser misto con tal genia; la mia repubblica non è la loro, e sono, e mi professerò sempre d'essere in tutto quel ch'essi non sono.<sup>85</sup>

Il n'est point nécessaire, ici, de relire les tragédies pour savoir quelle pouvait être la république idéale d'Alfieri. Mais l'on constatera, une dernière fois, que cette façon de se définir exclusivement contre les autres, préalablement frappés de bassesse ( « tal genia » ), alors même que ces autres, les Révolutionnaires français, sont idéologiquement et politiquement multiples et contradictoires, revient très précisément à dépendre des autres, paradoxalement, et à refuser toute revendication identitaire qui aille au-delà d'un cri romantique ou proto-romantique, lancé dans l'absolu de l'imaginaire le plus traditionnel.

**Denis FERRARIS**

---

<sup>83</sup> II, IV, 22.

<sup>84</sup> Voir ici la note 57 ( les rois considérés comme « para-peggio » ).

<sup>85</sup> II, IV, 29.